

Maria Vittoria

Elise Valmorbida

Maria Vittoria

*Traduit de l'anglais
par Claire Desserrey*



Titre original : *The Madonna of the Mountains*
Paru chez Faber & Faber

- © Elise Valmorbida, 2016-2017, pour le texte original.
- © Librairie Générale Française, 2018, pour la traduction française.
- © À vue d'œil, 2019, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0344-4
ISSN : 2555-7548

À vue d'œil
6, avenue Eiffel
78424 Carrières-sur-Seine cedex
www.avuedoeil.fr
www.facebook.com/editionsavuedoeil

À ma mère et ma sœur.

1923

Fonte des neiges

Son père est parti lui trouver un époux. Il a pris sa mule, une photographie et des provisions – du saucisson, de la polenta froide, une gourde de vin. Inutile d'emporter de l'eau, il y en a partout. Le printemps est la saison des fiançailles, aussi bienvenues que les violettes arrosées par la neige fondue, aussi soudaines que la floraison d'un cyclamen sauvage sur une roche humide.

Maria Vittoria brode un drap de son trousseau.

Pendant que les animaux font leur vacarme habituel, les habitants de la *contrà* – douze maisons blotties les unes contre les autres – profitent de la lumière du jour pour couper du bois, planter des clous, cuisiner, laver le linge, biner la terre, poser des pièges, tailler la vigne, écorcer du saule pour le tresser, semer l'avoine, le tabac, les choux, les oignons, les petits pois... Sans son père, le hameau n'est plus le même, il ressemble à un corps sans tête.

Il a glissé dans sa poche la seule photographie d'elle qui existe, prise lorsqu'elle avait dix-sept

ans, où elle pose avec ses frères et sœurs, ses parents et grands-parents. Aujourd'hui, elle en a vingt-cinq, et bien qu'elle soit robuste, en bonne santé et jolie, d'après sa sœur Egidia, elle est presque impossible à marier. La malchance, la volonté divine ou le destin ont fait que dans leur vallée, et dans la vallée la plus proche, il n'y avait aucun parti digne de ce nom ; que des bossus, des cousins consanguins ou des mutilés de guerre. Sans compter qu'ils habitent dans un coin perdu, difficile d'accès et éloigné de la ville. Et puis son père n'acceptera pas n'importe qui. Il a un nom et un rang à faire valoir ; il fait des affaires, possède des terres, et même son propre papier à en-tête.

Avant la photo et l'évacuation, Maria avait reçu une proposition. Son prétendant avait fait la route depuis Villafranca et montré des documents attestant qu'il était réformé et qu'il bénéficierait d'une bonne pension et de certains avantages. Mais il avait perdu un doigt et un œil.

— Qui nous dit qu'il ne lui manque pas autre chose ? avait commenté son père après avoir décliné son offre. On peut espérer mieux.

Sa mère était de l'avis des voisins, des cousins et des autres femmes : *No se rifiuta nessun, gnanca se l'è gobo e storto.* « On ne refuse personne, même s'il est bossu et tordu. » Il lui avait ordonné de se taire, avec ses dictons stupides.

Elle murmure tout bas, comme si elle arrachait l'un après l'autre les pétales d'une marguerite :

<i>El me ama</i>	Il m'aime
<i>El me abrama</i>	Il me convoite
<i>El me abbracia</i>	Il m'enlace
<i>El me vol ben</i>	Il est gentil
<i>El me mantien</i>	Il me donne la main
<i>El me ama</i>	Il m'aime
<i>El me abrama</i>	Il me convoite
<i>Nol me vole</i>	Il ne veut plus de moi
<i>El me dise su</i>	Il me repousse

Elle passe ensuite aux prières de *La Mariée chrétienne*. Ce petit livre relié de cuir bleu, aux pages cernées de filets dorés, est le seul qu'elle possède. Elle y tient beaucoup, même s'il contient plus de prières qu'elle peut réciter

et de sermons qu'elle peut retenir. La dédicace – *À ma chère fille* – l'encourage et lui montre la voie. « Lorsqu'on s'adresse à Dieu, il est conseillé de procéder à de légères mortifications de la chair. C'est une façon d'offrir un sacrifice et de libérer son esprit des petites contrariétés de la vie quotidienne. »

Elle pique le bout de ses doigts avec son aiguille, regarde le sang perler, l'essuie avec son mouchoir. Sa couture va devoir attendre.

Alors qu'il n'y a personne pour l'écouter, elle poursuit un peu plus fort : « Dieu tout-puissant, accordez-moi la piété afin que je puisse accepter le saint sacrement du mariage. Sainte Marie, mère de Dieu, intercédez auprès de Lui pour qu'Il me gratifie d'un homme qui me protège et me donne une famille chrétienne... »

Pourtant, au fond d'elle-même, c'est à la beauté de son futur bien-aimé qu'elle songe ; il aura le visage bienveillant de Jésus, le dos droit de monsieur le curé, la prestance de son père, sentira aussi bon qu'une femme. Portera-t-il une moustache épaisse et broussailleuse ou deux lignes fines se terminant en pointe comme son frère ? Ou encore la barbe de son grand-père :

un fagot de tabac sec masquant le visage et le cou ? Elle imagine les poils de ses joues lui chatouillant le cou. Son cœur bat aussi vite que les ailes d'un oiseau. Elle repousse ces pensées et se pique les doigts, l'un après l'autre, en guise de rosaire. Aux Noces de Cana, où Jésus a transformé l'eau en vin, les jeunes mariés n'étaient pas animés par une passion aveugle car ils savaient qu'ils en seraient redevables devant Dieu le jour du Jugement dernier.

Après ses doigts, elle pique ses poignets et passe son mouchoir dessus. À l'image de son âme et de son corps, le drap de sa nuit de noces doit être d'une blancheur immaculée. C'est vrai qu'elle n'est plus de première jeunesse : elle a vingt-cinq ans et aucun homme ne l'a jamais touchée. Pourtant, à condition d'oublier son âge, elle représente un bon investissement : elle coud sans dé, est capable de briser le cou d'un animal et de remuer longtemps la polenta bouillante dans le poêlon.

Elle regarde par la fenêtre l'eau s'égoutter des avant-toits et des rebords de fenêtre ; au-delà, les arbres ruissellent de neige fondue. Certaines branches ploient encore sous une

houppelande blanche. Elle entend une mule braire puis, dans le lointain, le son cristallin des cloches de l'église. Une série de notes mélancoliques – et non pas gaies comme pour un baptême – se succèdent pendant une minute entière. Quelqu'un a rendu l'âme. Les sonnailles reprennent. Si elles s'arrêtent maintenant, c'est une femme – serait-ce la sorcière à moitié folle qui se promène en chemise de nuit ? Après une seconde pause, elles retentissent une troisième fois. C'est un homme. Un mort de plus dans le monde. Trois minutes pour un homme, deux pour une femme, parce que l'homme est plus important, qu'Adam fut le premier sur Terre, que Jésus en était un, que Dieu est le Seigneur, que ses disciples étaient des hommes, de même que les prêtres et le pape.

Pour accomplir son périple, son père va devoir franchir plusieurs vallées, monter et descendre des pentes escarpées, progresser dans la neige molle au risque de provoquer une avalanche ou de croiser des loups... Qui sait quels dangers il affrontera ? *Les hommes vont et viennent, les montagnes sont immobiles.* Elles sont aussi imprévisibles – un gouffre

peut s'ouvrir brusquement sous les pieds du promeneur, le ciel ensoleillé entraîner le chasseur à s'aventurer trop loin, le brouillard givrant effacer le paysage en un instant, un courant d'air sournois s'infiltrer dans les poumons et se transformer en pneumonie.

Elle coud sans répit un entrelacs de fleurs blanches. Sa toile n'est pas la plus coûteuse, mais elle est solide et de bonne qualité ; il se passera des années avant qu'il soit nécessaire de la repriser. Son fiancé admirera ses qualités de brodeuse ; il caressera les fleurs, caressera ses joues comme une fleur. Ils se tiendront l'un contre l'autre, aussi proches que deux cerneaux de noix, et leurs enfants naîtront, si Dieu le veut, car les enfants et les fleurs font d'une maison un foyer. *Fioi e fiori i fà la casa.*

Elle a presque terminé le parement. C'est sans doute un signe. Plus que trois tiges fleuries, ponctuées de petits boutons. Point passé plat, point de chaînette et point de tige. Tout en blanc. Lorsqu'elle atteindra l'ourlet, son père reviendra avec son bien-aimé, c'est certain. Il est parti depuis plus de deux jours. Elle se cachera derrière la porte, apercevra les traits harmonieux

de son fiancé, sentira son parfum suave. Il saura que c'est elle grâce à la photographie.

Elle lâche son ouvrage, se pince les joues, passe les doigts sur sa mâchoire, sur ses lèvres pleines. Quel effet cela fait-il d'embrasser un homme ? Un jour, elle a failli laisser son cousin Duilio lui donner un baiser, avant qu'il parte au séminaire puis qu'il s'enrôle dans l'armée. Elle pose les doigts sur sa bouche et se souvient des pénitences.

Le dimanche, à la messe, elle porte encore la robe marron à col montant, serrée à la taille, dont elle a pris grand soin. Son mari la reconnaîtra quand il la verra, même si elle était neuve le jour où le portrait de famille a été pris. Appréciera-t-il qu'elle soit raccommodée ? Après tout, cela prouve que Maria est économe et habile de ses mains. Non. Il en déduira que son père n'a pas eu les moyens de lui acheter une nouvelle robe en huit longues années. La misère fait horreur à Maria ; elle ne se mariera pas en novembre, comme les pauvresses, une fois que les travaux de l'été et de l'automne sont terminés et qu'une fille n'est qu'une bouche de plus – *na boca in più* – à nourrir pendant l'hiver. Si la cérémonie